



# La chambre tranquille

*The quiet room*  
de Rolf de Heer

## Fiche technique

Australie - 1996 - 1h31

Couleur

Réalisation et scénario :

**Rolf de Heer**

Décors :

**Fiona Paterson**

Son :

**Peter D. Smith**



Chloe Ferguson et Celine O'Leary

Musique :

**Graham Tardif**

Interprètes :

**Celine O'Leary**

(la mère)

**Paul Blackwell**

(le père)

**Chloe Ferguson**

(l'enfant à 7 ans)

**Phoebe Ferguson**

(l'enfant à 3 ans)

## Résumé

Une petite fille de 7 ans vit cloîtrée dans sa chambre d'où elle entend fréquemment les disputes de ses parents. Depuis un certain temps, le couple bat de l'aile et est au bord de la séparation. La petite fille décide alors de ne plus parler et se retire dans un monde intérieur. Elle se replonge ainsi mentalement à l'époque heureuse où ses parents s'aimaient encore et où elle pouvait jouer avec eux dans le lit conjugal. Lorsque son père et sa mère s'adressent à elle, l'enfant reste silencieuse mais leur répond dans ses pensées. Elle rêve de quitter la ville et de vivre à la campagne où elle pourrait avoir le chien qu'elle désire tant. Mais pour l'instant, elle doit se contenter de poissons rouges qui meurent régulièrement...

## Critique

Troisième volet (après l'excellent **Bad Boy Bubby** et l'inédit **Epsilon**) d'une trilogie consacrée à l'innocence, **La chambre tranquille** est aussi un pari cinématographique risqué dans la mesure où le metteur en scène australien a tenté de nous recréer à l'écran la vision du monde adulte perçue à travers l'œil d'une enfant de 7 ans. Réduisant son intrigue à trois personnages et un lieu unique (les deux chambres de l'appartement) Rolf De Heer nous offre une œuvre intrigante, souvent déroutante et partiellement réussie dans la mesure où l'ensemble a souvent tendance à verser dans l'ennuyeux et le rébarbatif. La petite Chloe Ferguson dans le rôle principal est assez remarquable et le travail sur les couleurs magnifique mais il semble manquer

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

ce brin de folie et de délire qui faisait tout le charme d'un film comme **Bad Boy Bubby**. Passionné par l'exploration de l'esprit humain et par l'analyse quasi entomologique de situations de rupture et de crise qui modifient nos comportements, Rolf de Heer nous délivre un film certes original et audacieux mais dont le parti pris résolument anticommercial, si courageux qu'il soit, constitue un handicap sérieux à son acceptation par un large public.

Philippe Ross  
*Saison cinématographique 1996*

Devinette : quelle ressemblance y a-t-il entre l'escogriffe hirsute et demeuré qui, dans **Bad Boy Bubby**, du même Rolf De Heer, tuait père et mère et s'en allait découvrir le monde (à 35 ans !) et la fillette blonde et joufflue de **La chambre tranquille** ? Réponse élémentaire : l'enfance. De l'enfant sauvage perdu dans un corps ennemi on passe à l'enfant mutique, muré dans le silence. Car la fillette à bille ronde de poupée, dont les yeux bleu intense fixent les poissons de son aquarium, n'adresse plus la parole à ses parents. Par bouderie d'abord, par jeu cruel, par principe désormais. La fillette a 7 ans, deux poissons, des parents qui se disputent et une chambre aux murs d'un bleu soutenu. Cette chambre est son cocon ; pleine d'une quiétude inquiétante, elle devient aquarium. La fillette y trône, petit boudha grave et buté visant un double nirvana : des parents qui ne se disputeraient plus et une maison à la campagne, avec un chien en prime. Nous l'apprenons par sa voix, qui se parle à elle-même et nous relie aux images bariolées d'un monde clos, presque étouffant à force : on ne sort pas de la maison, même si la fillette va à l'école. Cette voix presque neutre, égrenant mécaniquement des comptines, et où percent pourtant l'impuissance et l'espoir, est le commentaire d'un singulier documentaire consacré à une espèce familière : les parents. Ceux-là sont ordinaires, plutôt gentils même, et complètement à côté de la plaque. La fillette

couvre un mur entier de dessins tous identiques (un régal de «spichologue»), en prélève un pour le montrer à son papa, qui lui dit benoîtement : «*C'est toi qui l'a fait ?*», puis : «*Va donc l'accrocher dans ta chambre*»... Au secours !, hurle en silence la fillette, nostalgique (déjà!) de la douceur de ses 3 ans.

Monde extérieur réduit à deux pantins pathétiques, huis clos, voix off «intérieure», caméra qui serre de près la fillette quand elle n'épouse pas son regard : ce film avait tout pour être un exercice de style et n'être que cela. Rolf De Heer connaissait d'avance les limites de son projet : jusqu'à quel point un adulte peut-il entrer, s'installer, dans l'univers mental et sensitif d'une fillette de 7 ans ? Même si cet adulte est son père, comme c'est le cas ici, puisque le cinéaste a fait jouer ses deux filles (la plus grande dans le rôle principal, la plus petite pour les flash-back)...

Sa réussite est question d'habileté : sous le vernis coloré d'une image sans heurt, il excelle à nous faire ressentir à la fois le confort et le malaise de la chambre d'enfant. Question de lucidité aussi : tout dans son récit interdit de s'attendrir ou de juger (la fillette est-elle seulement victime ? N'est-ce pas elle qui, en s'isolant, achève de «tuer» le couple ?). Mais c'est surtout par son attachement viscéral à l'enfance, à ses peurs, à ses joies, à ses humeurs, que le cinéaste échappe au cadre rigide du film expérimental. Adressé avant tout aux parents, **La chambre tranquille** impose, sur un sujet souvent maltraité, une vibration étrange, une originalité qui séduit et dérange.

François Gorin  
*Télérama n°2445 - 20 Novembre 1996*

Il était une fois, dans un pays lointain, une petite fille qui habitait une chambre tranquille. Elle était blonde aux yeux bleus, et sa chambre était tranquille parce qu'on n'y voyait pas par la fenêtre. Kate (ce n'est pas son vrai nom, mais on ne peut pas l'appeler Gretchen car son père était né en Hollande) ne regardait pas la télévision. Elle n'avait ni frères ni

sœurs, et sur la moquette s'empilait une magnifique collection de poupées Barbie. La chambre était tranquille aussi parce que Kate n'avait pas le chien qu'elle aurait voulu aimer. Voyez-vous, de nos jours, beaucoup d'enfants vivent dans les grandes villes où il y a trop d'immeubles, et les gens se fâchent parce que les chiens salissent les trottoirs. Kate devait se contenter des jolies pages dans ses livres illustrés. Bien sûr, Sally White et Sally Red lui tenaient en quelque sorte compagnie. Ce furent deux poissons rouges, sauf que Sally White avait le ventre blanc ; pour être tranquilles, ils étaient tranquilles. De temps en temps, Kate approchait son visage de l'aquarium où ses Sally tournaient en rond. A ces moments-là, la tête de la petite fille remplissait tout l'espace à côté de l'aquarium, et ce fut un jeu ravissant de reflets dorés et de bleu azur. Alors Kate se disait à haute voix, mais sans remuer les lèvres (Kate ne parlait plus qu'à elle-même, vous verrez plus tard pourquoi) : «*Papa me demande ce que je pense de la mort. Je n'en sais rien, sauf que Sally White, chaque fois qu'elle meurt, on la remplace de suite.*»

C'est dire que, dans sa chambre douillette, Kate se sentait seule. Et c'était pour ça aussi qu'elle se posait tant de questions sur les grandes personnes qui s'embrassent, mais qui ont quand même des problèmes, et sur les Sally, et si elles avaient un sexe.

N'empêche qu'il y avait de la vie dans cette chambre. Pour commencer, son papa et sa maman venaient souvent la voir, la câliner, lui parler, même si elle, elle ne leur parlait plus. Puis Kate avait coutume de dire : «*J'aime me parler quand je suis petite.*» Immédiatement, une fillette de trois ans apparaissait - dans sa tête, sans doute -, les cheveux blonds déliés, riante, confiante, fluette, le sosie d'une Barbie. Et la fille de sept ans avait du mal à comprendre que le temps avait passé. Comment être ça, se trouver là et ici à la fois ? Comment saisir ce bonheur ? Pourquoi cette barrière entre le dedans et le dehors ?

Ceci est la raison pour laquelle Kate

disait non seulement : « *Je veux un chien* », mais aussi : « *Je veux être un chien*. » Ou encore c'est pourquoi elle se montre à nous, à travers un bulbe électrique rouge, comme si elle était devenue transparente.

On comprend. C'est comme en Russie. A l'intérieur de la chambre tranquille se trouve une poupée. A l'intérieur de la poupée se trouve une chambre tranquille. Dans cette chambre-là, une autre poupée... plus petite.

A peine séparée de la chambre d'enfant se trouvait celle des parents. En fait, je ne saurais dire au juste à quelle distance du grand lit se situait le petit. Nous l'avons vu. Pour Kate, le temps n'existait pas et l'espace non plus. D'un bond, les fillettes étaient couchées à côté de, ou entre, papa et maman ; tantôt celle de trois ans, tantôt celle de sept ans. Pour celle-là, c'était bien entendu interdit. Ne savait-elle pas que les panthères qui chassaient la Barbie n'étaient pas des vraies ? Mais les deux Kate avaient trop envie de ce que notre Kate appelait « *family hug* » (« étreinte familiale ») - « *I want it too* », répétait-elle. (Nous savons que certaines grandes personnes, qui ressemblent parfois à des professeurs, donneraient à la chambre de Kate et à ses vœux des noms bizarroïdes ; Kate, pourtant, ne connaissait ni ces gens ni leurs idées même si, une fois par semaine, elle était obligée d'aller avec papa et maman pour « parler » avec une dame qui voulait justement... la faire [re]parler.)

Or, à l'époque où se passe notre histoire, Kate était troublée par une panthère « réelle ». Ses parents adorés ne s'entendaient plus et le bruit de leurs querelles, de plus en plus féroce, était devenu insupportable. Depuis sa chambre, Kate envoyait des messages absolument clairs, les suppliant de re-vivre en paix. Leur disant qu'ils étaient bêtes, qu'elle connaissait d'avance les vannes qu'ils allaient se lancer, que la chaleur et l'amour étaient mille et mille fois meilleurs... Mais en vain. Justement, le problème avec les parents, c'est qu'ils sont d'une banalité écrasante. « *Je serais, se disait Kate, comme cinquante*

*pour cent de mes camarades, un enfant de divorcés.* » D'où la bribe de refrain qui lui sort de la tête : « *Milly, Molly Mandy* » ; toutes pareilles.

A ceux qui n'écoutent pas, on ne parle plus. On répond par un hochement de tête, par un bisou ; on se plonge dans des bouquins, se cache dans un meuble, se livre à des caprices. Puisque ça arrive d'un coup, et comme autrefois on avait une allure, disons, raisonnable, il y en a qui se demandent si on n'a pas perdu la boule. C'est exactement ce qui s'est passé avec un prince d'autrefois, Hamlet de son nom, qui adopta ce qu'il appela lui-même le « manteau de la folie ». Lui aussi l'a fait parce qu'il avait un compte à régler avec papa et maman, mais, à un moment donné, nous sommes, je crois, tous tentés de réagir de cette façon. On boude. C'est bien cela : Kate transforma la chambre tranquille en un sombre bouddoir.

Des nuages noirs pèsent sur les dessins qu'elle tendait à maman. Ou bien : elle dessine des carrefours où les feux sont tous de travers. Quel chemin de vie choisir maintenant ? Kate, évidemment, aurait préféré que ce soit à trois. De rage, elle montre ses dents à la baby-sitter ; déformation des joyeuses grimaces de son papa. Devant la glace, elle esquisse en caricature les gestes de maman qui se maquille. Miracle ! elle parle !

Mais, si Kate parla, c'était pour se moquer encore du monde. Les mots de maman sortirent en ventriloque de la bouche de la fille, toujours fermée.

Au cours de l'histoire, nous autres qui voyons cela de l'extérieur, nous entendons clairement ce que Kate pensait dans son for intérieur. En ce qui me concerne, si j'avais à choisir entre, d'une part, le lit vu d'en haut, pivotant sur son axe, les souvenirs (espoirs ?) d'un champ vert où Kate se promène avec ses parents, les retours en arrière constants à l'âge de Barbie, et, d'autre part, la vision très forte de Kate, cette magicienne de mots, eh bien, je n'hésiterais pas. Ce serait toujours la magie des images et des mots.

Dans une colère froide, et non pas pour

souiller la maison impeccable de maman-la-maniaque, Kate cite des versions tordues de comptines classiques : « *Hey diddle-diddle, / The cat did a widdle, / Behind the kitchen-door. / The little dog laughed / To see such fun, / So the cat widdled some more.* »

Plus tard, Kate lira dans leur « version originale » - car elle parlait anglais, malgré papa, les livres d'un Irlandais, James Joyce, qui cita tout le temps des chansons d'enfants, des bouts de balades et qui les déformait parfois comme le faisait Kate. Lui aussi, il savait qu'être enfant, quoi qu'on en dise, ce n'est pas tout drôle. Ou pas du tout drôle. Et pourtant, avant..., avant..., et c'est de nouveau le jeu des poupées. Dans le va-et-vient entre l'oubli et le souvenir se situe la création. Dès que nous avons entendu Kate, nous avons su, grâce à son joli accent, qu'elle était australienne. Mais alors ? Ne peut-on pas y vivre à la campagne ? « *There, it's real-er* », disait Kate. Faire éclore un œuf, aussi grand et rond et blond que sa tête, voilà ce qu'elle avait essayé de faire.

Kate avait juré de reparler (Hamlet aussi avait juré !) si ses parents s'entendaient de nouveau. Dans la vie, hélas ! les choses ne sont pas parfaites. Je ne suis pas sûre, mais je pense que papa partit pour ne plus revenir. Donc papa et maman ne vécurent plus ensemble, et ils n'eurent plus d'enfants (ensemble).

Un jour, peut-être, Kate aura un chien. En tout cas, il est probable que sa maman l'a entendue enfin, car j'ai l'impression que Kate chantait, cette fois-ci, une chanson (pas bien géniale, mais c'est un début), une strophe de sa propre invention : « *We're going to the country / The country, the country. / We're going to the country / And I am so happy.* »

Eithne O'Neill

Positif n°429 - Novembre 1996

## Entretien avec le réalisateur

*Si, esthétiquement, **La chambre tranquille** est très différent de **Bad Boy Bubby**, il s'en rapproche par la même exploration d'un univers mental et la peinture d'un personnage isolé du monde.*

Je n'ai pas pensé en termes de ressemblances ou de différences, mais je savais que l'angle d'approche serait tout autre. En fait, les raisons qui m'ont poussé à faire **La chambre tranquille** ont à voir avec mon film précédent, **Epsilon**, qui a suivi **Bad Boy Bubby**. Nous avons terminé **Epsilon** précipitamment pour être prêts avant le festival de Cannes l'an dernier. Miramax, qui l'avait acheté peu avant, avait réservé dans notre contrat une assez importante somme d'argent qu'il me serait possible d'utiliser pour travailler davantage sur le film, si j'en avais l'intention. Or telle fut justement ma décision car je me suis rendu compte, avec davantage de temps et d'effort, que je pouvais améliorer ce film dont le tournage et le montage avaient été complexes à cause de sa nature même. Le problème est que l'espace de temps entre la signature du contrat avec Miramax et le paiement de l'argent fut assez considérable et que, dans l'intervalle, je voulais continuer à garder mon équipe. J'ai saisi cette occasion pour travailler avec elle sur un film à budget beaucoup plus modeste que je pourrais réaliser pendant ce laps de temps, au lieu de me morfondre à attendre. J'ai pensé alors à quelques scénarios déjà écrits, mais aucun ne se prêtait aux conditions requises, de temps comme d'argent. J'ai donc décidé d'entreprendre un scénario sur-le-champ, mais plusieurs idées qui se sont présentées exigeaient de longues recherches. Je me suis demandé quelles étaient les sphères de la vie que je connaissais bien, et auxquelles j'avais un accès facile. Cela se ramenait à deux : mon travail et ma famille. Je ne pensais pas que ma profession était un sujet très excitant pour un film. J'ai alors pensé à mes enfants qui m'ont toujours fasciné. L'enfance a été un

centre d'intérêt pour moi depuis longtemps. Ce qui m'intrigue en particulier, c'est de comprendre comment les enfants pensent. Telle est l'origine de **La chambre tranquille**, d'autant que je voulais trouver une possibilité de travailler avec des enfants dans un contexte adulte. Mon premier film, **Tail of a tiger**, était un film pour enfants, sur des enfants, et l'un des thèmes de **Bad Boy Bubby** est l'influence de l'enfance sur notre futur comportement d'adulte. Beaucoup de choses, ainsi, me conduisaient à **La chambre tranquille**, et, comme j'avais pensé à ces problèmes depuis quarante ans, l'écriture du scénario fut rapide et aisée ! Mes enfants, bien sûr m'ont énormément inspiré.

*Comment, précisément, avez-vous travaillé pour parvenir à évoquer la pensée d'un enfant ?*

Mon matériau était d'une double nature. D'abord, je me suis interrogé sur ma façon de penser lorsque j'étais enfant. J'en ai encore des souvenirs très vifs et je ne me sens pas très différent de ce que j'étais quand j'avais trois ans ! Je me rappelle avoir pensé à la nature de la pensée. Je me rappelle aussi être sur une balançoire, peu avant de partir définitivement pour un pays lointain, et ne plus revoir, probablement, les gens qui m'entourent. Et encore, à certains moments de mon enfance, m'être dit qu'il me faudrait me souvenir toujours que tous les adultes connus de moi ne comprenaient pas la complexité de mes pensées. Ce fut mon point de départ : cette conviction, que j'avais depuis longtemps, de la sous-estimation par les adultes de la façon de penser des enfants.

*Des phrases que la petite fille prononce comme «Je me demande pourquoi les adultes ont si peu d'imagination» ou «Les adultes savent si bien mentir» viennent, par exemple, d'une observation directe.*

Je ne pourrais pas vous en donner l'origine avec précision, mais elles sont nées de ce que je pensais étant enfant, et de mon intense intérêt pour mes

enfants qui s'est traduit par un dialogue ouvert et réel avec eux. En revanche, je n'ai guère fait de lectures car, d'une part, je n'avais pas beaucoup de temps et, d'autre part, mon but n'était pas de réaliser un film qui soit le fruit de recherches poussées ni qui corresponde à une forme «correcte» (...)

Propos recueillis par Michel Ciment  
Positif n°429 - Novembre 96

## Le Réalisateur

De 1970 à 1977, Rolf de Heer travaille à la Australian Broadcasting Commission. Il est documentaliste à la cinémathèque, assistant monteur, évaluateur d'émissions et responsable de publicité.

Entre 1977 et 1980, il passe un diplôme de producteur et réalisateur pour le cinéma et la télévision à l'Australian Film and TV School.

En 1980, il devient auteur indépendant, producteur et réalisateur.

A partir de 1980, il écrit les scénarios et/ou réalise plus de 50 films, vidéos et montages audiovisuels d'entreprises.

## Filmographie

<b>Tail of a tiger</b>	1984
La queue du tigre	
<b>Merci ça va</b>	1985 à 1987
Téléfilm	
<b>Incident à Raven's Gate</b>	1987
<b>Dingo, chien du désert</b>	1990
<b>Bad Boy Bubby</b>	1993
<b>The quiet room</b>	1996
La chambre tranquille	
<b>Dance me to my song</b>	1998

### Documents disponibles au France

Positif n°429  
Télérama n°2445  
Dossier distributeur  
Les inrockuptibles